

Représentations des femmes et de la domination masculine dans les romans de Mamoun Lahbabi

Présence de Mamoun Lahbabi

Modération : Jean Zaganiaris, professeur de philosophie au lycée

Descartes de Rabat



Mamoun Lahbabi a effectué une brillante carrière universitaire à l'Université Hassan II a d'abord été un auteur de livres en sciences économiques. Au début des années 90, il s'engage en littérature et publie son premier roman *Amours inachevées* (Ed Horizon méditerranéen, 1994). Avec Abdellah Baïda et Jean Zaganiaris, il a fondé le Cercle de Littérature Contemporaine.

Romans

Amours inachevées

Horizons méditerranéens, Casablanca, 1994

Dorhan

L'Harmattan, Paris, 1999

Sur tes pas

L'Harmattan, Paris, 2001

Plus que tout au monde

Afrique Orient, Casablanca, 2005

La vie volée

Marsam, Rabat, 2005

La brume des jours

Marsam, Rabat, 2007

Une journée pas comme les autres

Afrique Orient, Casablanca, 2008

La pénombre des mesures

Afrique Orient, Casablanca, 2009

Vies de brouillard

Afrique Orient, Casablanca, 2010

L'épreuve de la passion

Afrique Orient, Casablanca, 2013

Entre tes mains

Marsam, Rabat, 2015

La lumière de l'aube

Casa-Express, Rabat, 2016

Une douleur à vivre

L'Harmattan, Paris, 2016

Où aller pour être loin

Marsam, Rabat, 2017

Nulle part loin de toi

Orion, Casablanca, 2018

Le dernier manuscrit

Marsam, Rabat, 2019

Tout ce qu'il aimait

Ed Onze, Casablanca, 2020

La rencontre

Ed Orion, Casablanca, 2022

De peine et de cendre

Ed Orion, Casablanca, 2023

Trois voix pour un crash

Ed Marsam (avec A Baida et J Zaganiaris) à paraître en juin 2023

1 – Présentation de *La pénombre des mesures* (Editions Afrique Orient, 2009)

La pénombre des mesures



Roman

Lorsque nous l'avons rencontré à son domicile pour un entretien le 15 janvier 2013, juste avant la sortie de son dixième roman, Mamoun Lahbabi nous a dit d'emblée que le fait d'écrire sur les femmes était une obsession, animée par l'idée de « justice » : « Chez moi, y'a quelque chose d'important, c'est l'idée de justice...C'est très important...L'idée est simple...Il s'agit de rétablir dans une société « mâle » faite, « M », « A » accent circonflexe, « L », « E » [M. Lahbabi épelle chaque lettre du mot mâle]...le désir de rétablir dans une société « mâle » faite le droit de la moitié de la population...Dénoncer par la métaphore, par l'ellipse, la phallocratie...Une société d'hommes est injuste ...Une société est composée d'hommes et de femmes ».

Dans *La pénombre des mesures* (2009), Mamoun Lhababi évoque la figure d'une mère de famille qui va quitter le monde rural pour atterrir dans un bidonville avec ses enfants et qui devra lutter pour subvenir à leurs

besoins après le départ du mari. La mère incarne la leçon de courage des gens modestes qui essaient de ne pas baisser les bras face à l'adversité et à garder leur dignité. Au début du roman l'auteur évoque la façon dont le mariage s'est déroulé. Hadda, âgée de 15 ans, croise le regard de Hmad, de dix ans son aîné : « *Alors que Hadda parvenait à son niveau, il lui saisit le bras et dit : « Demain, je viens voir ton père » L'affaire fut conclue le lendemain soir. Le vieux père reçut deux chèvres en cadeau, quatre poulets furent égorgés pour nourrir la quinzaine de convives, le thé servit à tous les voisins. Le surlendemain, Hadda déménagea ses affaires et s'installa chez son époux »¹. Si l'auteur montre que le mariage est une transaction entre le père et le futur mari, au sein de laquelle la femme n'a aucun mot à dire, il ne verse pas pour autant dans le misérabilisme. Hadda est « *passée d'une existence à l'autre dans l'indifférence* ».*

Avec la naissance des premiers enfants et la dégradation des conditions de vie au sein du village, Hmad décide de vendre son lopin de terre et d'aller vivre en ville. Là encore, l'épouse n'est pas consultée. Elle doit suivre son mari sans discuter et accepter sa décision. L'auteur montre d'ailleurs de quelle façon la mère incorpore les règles patriarcales de la société qui est la sienne : « *Hadda comprit alors qu'elle apprenait ce projet après Taïb et après son père. « C'est une affaire d'hommes » se dit-elle pour mieux admettre* »². Lors du voyage en bus, Hadda découvre que son mari est particulièrement inintentionné et ne se comporte pas en chef de famille. Il satisfait égoïstement son propre appétit à chaque repas et laisse de temps en temps quelques restes pour sa femme et les enfants³. Par contre, Hadda

¹ M. Lahbabi, *La pénombre des mesures*, Casablanca, Afrique Orient, 2009, p. 12.

² *Ibid.*, p. 30.

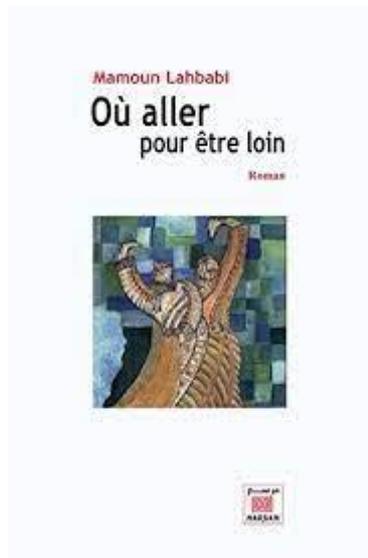
³ *Ibid.*, notamment p. 41.

n'hésite pas à partager son pain et quelques figues séchées, y compris avec Hmad⁴. C'est la mère de famille qui a le sens du collectif et des responsabilités. Malgré la position d'infériorité qui est la sienne au sein des structures sociales, c'est Hadda qui est la plus à même d'affronter cette nouvelle vie urbaine et à prendre soin de chacun des membres de la famille. La précarité dans laquelle ils se trouvent amène à une « féminisation des responsabilités et des obligations » au sein d'un foyer où le chef de famille est incapable d'apporter la moindre aide et où c'est la mère, à travers des emplois précaires, qui apporte les ressources financières. Lors de l'entretien que nous avons eu avec lui en janvier 2013, Mamoun Lahbabi nous a dit que dans son œuvre, ce sont les femmes qui sont porteuses d'espoir : *« C'est la femme qui porte l'espoir ; pas l'homme...Hmad est un lâche...Dans mes romans, les hommes n'ont pas le beau rôle. Souvent, ce sont des salauds...Les hommes ne sont pas des gens biens dans mes romans »*.

Jean Zaganiaris

⁴ *Ibid.*, p. 55.

2) Chronique du roman *Où aller pour être loin* (Marsam, 2017)



Ne pouvait-on pas naître dans un autre siècle ?

Mamoun Lahbabi vient de sortir son quinzième roman. Avec « *Où aller pour être loin* » (Marsam, 2017), cet auteur prolifique signe un livre émouvant et salubre dans un monde contemporain où l'exaltation haineuse des différences identitaires prend parfois l'ascendant sur le respect et la sacralité de la vie humaine.

L'histoire commence fin août 1953, à Casablanca. Nous sommes en période coloniale, au moment où l'ingérence européenne sur le continent africain rencontre de violentes résistances qui conduiront à l'Indépendance. Aline et Mehdi sont assis côte à côte, en tailleur, sur le sable de la plage d'Aïn Diab. Près d'eux, un journal évoquant l'attentat du train Casablanca-Alger. Ils sont préoccupés par cette flambée de violence. Tout s'embrase autour d'eux. Ils sentent cela dans leurs foyers respectifs. Le père de Mehdi reçoit chez lui des résistants, le soir. Son autre fils

éprouve une haine violente à l'égard des occidentaux, particulièrement des Français ; contrairement à son père qui avait pour ami un antifasciste italien hostile aux politiques coloniales et lecteur de Gramsci. Le père d'Aline est commissaire de police à Casablanca et chargé d'en finir avec les contestations des nationalistes. Son épouse est convaincue des bienfaits civilisateurs du « Protectorat » sur une population marocaine qu'elle considère comme « arriérée » et « barbare ». La sœur d'Aline voue une haine à l'égard des Marocains analogue à celle qu'éprouve le frère de Mehdi pour les Français. Cela n'empêche pas Aline et Mehdi de s'aimer et de vivre une histoire magnifique dans un contexte qui leur est défavorable : « Aline et Mehdi défiaient cette peur généralisée. Non pas qu'ils s'estimaient à l'abri du danger et des haines incrustées dans les regards, mais ils s'imposaient ce défi comme une carapace protégeant leur amour ». Ils s'étaient rencontrés à la fin des années 40 à Paris, durant leurs études de droit. Le premier regard échangé scella solidement leur union. Ils sentirent d'emblée qu'ils se connaissaient depuis toujours et qu'ils feraient leur vie ensemble. Le premier baiser, échangé sur un banc du jardin du Luxembourg, les plonge tous les deux dans une profonde volupté : « Ils s'empoignèrent du regard, soudèrent leurs élans, mélangèrent les palpitations de leurs cœurs, échangèrent les frissons sur leurs peaux moites du besoin l'un de l'autre. L'instant fut enivrant, euphorisant. Elle renversa la tête pour boire des gouttes de la pluie commençante ; il imita son mouvement et s'emplit la bouche. Elle revint vers lui, colla ses lèvres à ses lèvres, et cueillit avec avidité la salive mouillée ». Après ces années merveilleuses passées dans la capitale, où ils purent s'immerger dans une vie intellectuelle marquée par Sartre, de Beauvoir ou Camus, le retour au Maroc s'avère difficile. Ils regrettent de

ne pas être nés dans un autre siècle, à l'instar de certains personnages de Mamoun Lahbabi (notamment le narrateur de « La lumière de l'aube »). Durant leur périple en Espagne, avant de rejoindre la métropole casablancaise, ils voient dans la littérature non seulement une façon de résister aux passions haineuses qui les entourent, et que l'on accepte dans chacun des deux camps comme allant de soi, mais une puissante échappatoire face aux maux de l'époque : « Je veux écrire un roman pour quitter le réel et ses frontières, intensifier ma vie et m'immerger ainsi dans l'imaginaire, ce territoire infini où je peux vagabonder au gré de mes envies » dit Aline. Selon elle, l'écriture littéraire offre à la vie ce que l'on ne peut trouver en elle-même. Elle permet de se parler à soi-même et de parler aux autres. Comme dans les dialogues du « Banquet » de Platon, c'est une femme qui initie Socrate à *l'agapé*, cet amour philosophique quasiment divin, et qui dans l'œuvre de Mamoun Lahbabi est remplacé par l'amour pur, existentiel, pour la littérature.

Le retour sera en effet difficile au Maroc. Sans verser dans le roman historique, le contexte dans lequel évoluent les personnages est celui de la déposition du sultan Mohamed Ben Youssef, de l'attentat au marché de Casablanca et des violences d'Etat sur les populations colonisées en attendant les pourparlers d'Aix-les-Bains. Ils sont confrontés aux haines réciproques des deux camps en conflit mais leur métissage amoureux, leur hybridité fusionnelle (qui fait écho à certains très beaux textes de Khatibi) incarne sans doute l'une des plus belles formes de résistance, malheureusement minoritaire, qui ait pu exister à l'époque et qui nous interpelle aujourd'hui. La position de Mehdi, exprimée lors d'une discussion avec son père et ses frères, n'est pas relativiste. La colonisation

a « amputé le pays de l'écriture de sa propre histoire ». La colonisation a été une abomination comme on peut le voir dans les approches diversifiées de Charles-André Julien, Moulaï Abdelhadi Alaoui, Mohamed Kenbib, Germain Ayache et Abdellah Laroui. Mais pour Mehdi, ce constat inéluctable n'est pas un prétexte pour se replier aujourd'hui sur un « entre soit » méprisant et aigris à l'égard de cette fiction qu'on nomme « l'Occident », tout aussi aliénante que l'ingérence coloniale : « Car il s'agira d'avancer vite pour panser les plaies, et construire un avenir où les chaînes ne seront plus aux pieds mais remisés dans les musées pour témoigner d'une époque douloureuse et révolue, et désormais vécue sans obsession de vengeance. L'alternative ? Serait-elle dans des consciences éveillées d'hommes et de femmes libres dont le passé n'est plus un alibi pour camoufler une léthargie créative, et dont le regard porte vers l'horizon sans ressentiment ni haine inutile ? ». Le roman donne à « penser » mais aussi à « panser » les blessures de l'existence, qui s'avèreront très violentes dans le roman et nous font prendre conscience qu'il est parfois trop tard quand on fait ou quand on pas fait certaines choses. Le grand-père d'Aline n'aurait peut-être pas dû disparaître à la naissance de son fils et vivre cette vie de loisir qui ne lui apporte rien lorsque le crépuscule arrive. Il ne faut pas sacrifier le bonheur de l'existence en cédant à ce que Spinoza appelle « les passions tristes » car il n'y a rien de pire que vivre avec des regrets !

Jean Zaganiaris